

Certaines des choses qu'il ne faut pas faire, si on veut savoir pourquoi il ne faut pas les faire... eh bien il faut les faire – j'ai pas dit toutes, m'énerve pas!

### **Entrée en scène**

Mon histoire est une petite histoire pour moi, mais une grande pour l'univers... ou inversement? Magnanime, j'te laisse choisir.

Pour citer l'ami Coluche: «C'est l'histoire d'un mec...», et ce coup-là, le mec, c'est moi.

Celui qui quand il entend «Monsieur Kalfon» se retourne pour voir si son père est derrière lui, car il n'est jamais arrivé à se prendre pour un Monsieur.

Celui qui, parti d'en dessous de zéro, là où il fait bien frissonner, a eu la chance de faire de belles et chaudes rencontres qui l'ont porté, l'ont fait grimper au ciel et, bien sûr, d'autres moins heureuses qui l'ont glacé, freiné, l'ont fait redescendre au ras des pâquerettes. La roue des destins qui tourne, quoi!

### **Un rebelle en culottes courtes**

*Sans crier gare elle m'a pris  
Dans un punky-boogie la vie  
À peine sorti de la clinique*

*La guerre, la panique*  
*Père importé, Mère papiste*  
*Bâtard bien moulé, un soliste*  
*J'étais fait pour cette bande de rock'n'roll nomades*  
*Gypsies' rock'n'roll band*  
(JPK chanson)

Lorsque je suis né, à Paris XV<sup>e</sup>, dans la maternité de la rue Desnouettes, le 30 octobre 1938, le monde entier a fait une ola en mon honneur et, crois-moi, une ola par plus de deux milliards d'individus, ça en jetait. J'ai trouvé l'hommage un poil exagéré mais, au fond, mérité.

Quand je pense qu'il n'y a même pas eu un selfie de pris, je suis désespéré. Pourquoi est-ce que personne n'avait encore pensé à inventer ça ?

À trois ans, j'évoluais déjà dans le désordre des colères enfantines où je régnais en pas vraiment bon petit diable, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de ma maman à mon papa, alors prisonnier en Allemagne : « Nanouche est beau comme un astre. Je t'assure que c'est un beau garçon, avec ses jolis yeux. Il est tellement malin et a un appétit féroce. Il aime la viande à en mourir. Et, s'il me ressemble physiquement, il a ton caractère et ton appétit. C'est une soupe au lait. Ça barde sans arrêt. Quand tu lui demandes s'il sera gentil, il dit, sans baisser les yeux : "Serai pas gentil ! Pas du tout ! Serai vilain !" C'est un as, je te le dis. »

Question turbulence, Nanouchka/Jean-Pierre a été du genre précoce, comme en atteste cet autre extrait de lettre de ma chère mère à son mari, toujours captif : « Aujourd'hui, j'ai reçu deux lettres de maman. Le petit est terrible. Il fait des rages dans la rue si on ne lui cède pas. Mamie dit qu'elle en est honteuse. »

Mon aimante et adorée grand-mère Nénée-Lucie (*in the sky without diamonds*) Bodereau, épouse Lascaux – en rajoute dans une autre lettre : « Votre fils est un amour mais terrible, un vrai gars qui grimpe partout. Je vous assure qu'il ne faut

pas le quitter des yeux. Pépé a mis un grillage à la salle à manger. Tout passait par la fenêtre.»

Au bal des casse-pieds, dès cet âge, je faisais l'ouverture. Pas bien glorieux avec cette Nénée si fragile que j'adorais et dont je ne profiterai pas longtemps – elle mourra à la fin de la guerre, de son asthme. Je n'en suis toujours pas remis. Elle me passait tout. Vampire aux canines de lait, j'exploitais honteusement son indulgence et son amour sans limite.

### La guerre à quatre ans

*Fabricant d'armes trafiquant d'larmes  
Retour logique de tes pratiques  
Si ta gamine, comme elle est belle,  
Se prend au piège qui désagrège  
Imagine ce destin cruel  
Ta petite qui saute sur une bombe  
Une mauvaise mine, la nouvelle tombe  
Une mauvaise mine, une nouvelle tombe  
Et tu danses sur ta poudrière  
(JPK chanson)*

Quand P'pa a été mobilisé, j'avais à peine un an. Comme la plupart des soldats français, à cause de la débâcle de notre armée, il a rapidement été fait prisonnier par les Teutons et envoyé en captivité.

Après l'invasion allemande, l'Union d'électricité, l'ancêtre d'EDF, pour qui ma mère travaillait comme sténodactylo, déplaça son personnel derrière la ligne de démarcation. Au début, elle m'emmenait au Mont-Dore, puis, comme elle ne pouvait pas se consacrer à moi, occupée qu'elle était à exercer son métier et à chercher la nourriture et les vêtements destinés à Papa Charly, elle me confia à mes grands-parents. J'ai donc passé les premières années de ma vie à Gennevilliers, chez ce couple dont je garde le plus tendre souvenir.

Mon grand-père, Jean Lascaux, le beau cheminot, était la plupart du temps en déplacement. Il travaillait pour la SNCF à poser des rails je ne sais où. Lorsqu'il revenait, je sautais sur ses genoux et caressais les joues et les mains rugueuses de ce natif d'Objat, un hameau corrézien qu'enfant je confondais – à cause de la proximité du son des noms – avec le village algérien d'Oudjda, dont j'entendais parler par mon père, natif de Mascara. Il existe une avenue Jean-Lascaux à Objat, mais elle n'a pas été baptisée de ce patronyme en l'honneur de mon Papy, ce que j'ai trouvé fort ingrat et de très mauvais goût. Il avait fait 14-18 et en était revenu blessé à la tête (et un peu secoué), quand même.

Nénée, née à Loué dans la Sarthe, disait à M'man que ça ne me dérangeait pas de casser mes jouets et autres objets domestiques, dont les assiettes, puisque, après le carnage, je pouvais les donner à Pépé pour qu'il « y mette un clou », c'était-y pas chou, ça, Madame? Ah, si dans la vie, dès qu'on casse quelque chose, par exemple, une histoire d'amour, on pouvait la lui apporter à réparer, ce serait quand même bien pratique.

Chez Mère-Grand, rue Basly, j'entrepris des « études ». À la sortie de l'école maternelle, ma douce aïeule, lorsqu'elle n'était pas à l'heure, devait, m'a-t-on dit, me chercher dans les rues où elle me retrouvait, à quatre pattes, occupé à faire rouler mes billes dans le caniveau ou pataugeant allègrement dans l'eau de pluie. Cette tendance à faire le trottoir présageait-elle qu'un jour je finirais dans le ruisseau? Pour l'instant, cela ne s'est pas confirmé mais, dans ce monde, on n'est à l'abri de rien.

À la maison, les parties de pigeon-vole auxquelles Nénée me faisait jouer restent parmi mes plus chers souvenirs de gosse avec les demandes en boucle adressées à ma mère, lorsqu'elle venait nous rendre visite, de loucher pour me faire rire: « Loune, Manman, loune! »

Trognon, tu penses, j'en suis sûr... et tu as raison.

Pas de distractions à la ronde, hormis la radio dont je ne garde comme souvenir que des bruits de parasites et de messages codés incompréhensibles. De plus, Nénée et Pépé étant

juste certifiées d'études, leurs préoccupations s'ancraient dans le quotidien, il fallait assurer, c'était pas rien.

Mes souvenirs de l'Occupation, rares et très vagues, sont-ils le fruit de l'imaginaire collectif ou de discussions familiales? Ont-ils été recréés par moi? On m'a sans doute protégé de la guerre. Cela évoque quoi, d'ailleurs, cette horreur quand on est petit? Rien. On croit que la vie, qu'on est en train de découvrir, c'est comme ça. On a une sorte de frousse communiquée par celle des grands, basta! Cela m'autorise à proclamer, non sans fierté, que, pendant la Seconde Guerre mondiale, bien que tout petit, j'ai fait partie de la Trouille de France.

Me reviennent parfois les violents bruits des bombardements ennemis et de la DCA – défense contre l'aviation –, lumières éteintes, fenêtres masquées chez les grands-parents et chez tout le monde à Gennevilliers... et ailleurs.

Lorsque éclataient ces orages d'acier, Pépé et moi descendions à la cave, où l'infecte odeur des lampes à acétylène nous prenait à la gorge. Nénée restait dans l'appartement. Elle avait peur d'être enterrée vivante si un « schrapnel », un obus de la DCA ou le ciel lézardé et meurtri nous tombaient sur la tête.

Dans cette banlieue, je ne me rappelle pas avoir vu beaucoup d'uniformes vert-de-gris, mais après la guerre, je racontais que j'étais monté dans une voiture de soldats allemands qui me donnaient des friandises. Peut-être que je confonds avec les Américains – pour un marmot tout ça c'est des soldats, après tout! Ce qui est certain, c'est qu'à la fin des combats je me vantais à l'école d'avoir pissé sur les nazis depuis la fenêtre de mes grands-parents. À m'entendre j'aurais été, à trois-quatre ans, le plus jeune résistant de France. Cela ne vous étonnera donc pas d'apprendre, ma modestie dût-elle en souffrir, que c'est moi qui ai foutu la pâtée à la Wehrmacht en l'encerclant avec mes petits bras en caoutchouc.

L'armistice signé, on m'a proposé d'être président de la République, mais le poste ne me paraissait pas à la hauteur de mon talent. Président d'Europe ou du monde ne me semblant toujours pas au niveau, ils ont tenté de m'aguicher en

m'offrant la présidence de Dieu, mais j'ai eu un mot du docteur qui craignait que, là-haut, j'attrape un rhume dans les courants d'air.

## Bientôt un cerveau... Yeah!

*Qué paranoïa, ma qué paranoïa Señor inspector*  
*Qué paranoïa, ma qué parano aïe aïe aïe*  
*Qué paranoïa, ma qué paranoïa Señorita*  
*Qué paranoïa, ma qué parano aïe aïe aïe*  
(JPK chanson)

J'ai une espèce d'absence sur l'enfance, comme si je n'avais pas été là. Je me suis surtout réveillé à la mort de ma frêle grand-mère. Je soupçonnais qu'on me cachait quelque chose. «Le docteur est en train de lui réchauffer les mains», m'assurait-on. Ce mensonge grossier m'a mis en colère et en pleurs : «Vous mentez! Vous mentez! Elle est morte!» J'avais cinquante-six ans. La mort ne m'évoquait pas grand-chose, mais je me doutais que je ne reverrais plus ma si chère Nénée.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir été un enfant particulièrement anxieux ou gai. Mais des photos de camps de concentration et l'évocation des horreurs qui s'étaient déroulées dans ces lieux de mort m'ont choqué, faisant naître très tôt en moi un certain dégoût de la vie et de l'humanité. On m'avait collé dans ce piège? Je faisais donc partie de ce borborygme où on dégage à coups de pelles des monceaux de cadavres fabriqués industriellement par de soi-disant «êtres humains»?

Ces images étaient affichées près d'un cinéma, rue Lecourbe, bien avant la diffusion de *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais. Je ne sais pas qui avait décidé de les rendre publiques. À l'époque, le sujet était tabou. Les gens se détournaient de ces rappels cauchemardesques. Les déportés libérés n'en parlaient pas et les prisonniers à leur retour n'étaient guère plus bavards.

Mon père n'évoquait pas son séjour forcé en Allemagne devant les enfants de la famille. Il ne voulait sûrement pas

nous traumatiser. Lorsqu'il est rentré de captivité, et après un long séjour en hôpital du côté de Bordeaux, car il était très affaibli, j'ai vu ce monsieur qui ne ressemblait en rien aux photos de lui que je connaissais, toutes des portraits en buste. En découvrant qu'il avait un corps, il paraît que j'aurais affirmé: « C'est pas mon père! Mon papa, il a pas de jambes! » Les enfants sont charmants.

Malgré les doutes que j'avais exprimés quant à l'identité de mon paternel, les auteurs de mes jours et de mes nuits, peu rancuniers, me récupérèrent.

'Pa s'est trouvé une place de comptable dans une entreprise qui s'appelait La Flèche Bréham, rue des Volontaires. Tous les matins, il se coiffait impeccablement à la mode de l'époque, façon Rudolf ValenTinoRossi – il fabriquait lui-même sa gomina avec de la gomme arabique, de la glycérine, et...? –, puis on partait ensemble sur le chemin du lycée, en route main dans la main, geste que j'adorais. Il me faisait réciter mes tables de multiplication, ce qui n'était pas facile. D'ailleurs, à partir de 7, j'ai toujours des problèmes...

On a d'abord vécu à trois dans un studio, au rez-de-chaussée d'un immeuble du XV<sup>e</sup> arrondissement, métro Vaugirard, place Adolphe... Chérioux.

Nous avons par la suite déménagé pour un deux-pièces, dans le même immeuble. Mes parents dormaient dans la chambre, j'avais un lit abrité par un cosy dans la salle à manger. Il fallut trouver un moyen de se chauffer. Grand Chef opta pour un immense radiateur bleu à accumulation. On le branchait la nuit parce que l'électricité était moins chère. Le jour, il faisait l'effort de rester presque tiède.

Dans ce XV<sup>e</sup> arrondissement, quartier balladurien aussi ennuyeux que la figure compassée de Messire Édouard – Balla aura plus tard à cœur de justifier ma définition en devenant son député –, une certaine Fanny, de la bande du square Saint-Lambert, m'avait demandé ingénument: « Quand on dit d'un garçon que c'est une "pédale", ça veut dire quoi? » Bien décidé à profiter de cette question pour impressionner la belle, j'avais mis en branle mon cerveau paniqué. Puits de

science qui n'avait pas la moindre idée de la réponse à cette énigme, j'avais déclaré avec l'assurance d'un académicien : « Que c'est un maquereau. »

J'ai constaté le lendemain qu'elle avait chuté pour un plus âgé que moi.

Essayez donc d'éduquer les filles!

## Crise et chuchotements

*Rasoirs dans les sourires  
Poison pour l'avenir  
L'empire du mal empire  
C'est la guerre qu'on répand  
Dans le cœur des enfants  
Le monde faudrait le refaire?  
Il vaudrait déjà mieux le faire,  
Mais c'est jamais le moment  
(JPK chansong)*

Très tôt, j'ai été un petit homme contre. Contre quoi, au juste? Tout... ou presque. J'étais bluesy de constater ma solitude au milieu des adultes, leur maladresse à communiquer avec moi.

Après la guerre – j'avais dans les six, sept ans –, les tickets de rationnement furent prolongés plusieurs années. Mes parents et leurs amis ne parlaient que de ces fameux coupons et, plus généralement, de ravitaillement, ainsi que des différents moyens de se nourrir. Après ces temps de privation, cette obsession se comprenait, mais je n'y pouvais rien. Ce n'était pas avec moi qu'on en discutait, je n'aurais pas pu aider!

Je ressentais un malaise et n'appréciais pas qu'on me tienne à l'écart, un peu comme un bibelot, une vague présence qui n'avait pas à se mêler des conversations des grands. De temps en temps, on m'accordait des bisous, c'était gentil. Néanmoins, je me sentais un peu étranger.



À l'époque, les petites gens ne savaient pas trop communiquer avec les enfants. Ils les élevaient, c'était déjà assez difficile en ces temps bouleversés.

Mes parents, comme les leurs, et pareils à tant d'autres, n'avaient que le certif. La Mômman était rigoureuse, sévère même. Le Pôpa, plus cool et rigolo. Leur comportement à mon égard était dépourvu de méchanceté, mais, comme ils étaient un peu perdus, ils avaient pris l'habitude de ne pas m'expliquer des choses qui auraient pu être importantes pour moi. De toute façon, je pense qu'ils n'avaient qu'une connaissance limitée des besoins – autres que matériels – des enfants. C'étaient des êtres adorables, efficaces pour le quotidien, mais qui n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être la transmission, tellement « *fashion* » de nos jours.

C'est la raison pour laquelle je suis resté secret pour les choses intimes, jusqu'à en devenir sournois. J'ai dû adopter comme un réflexe, dont il n'est pas facile de se débarrasser en grandissant, le refus de me livrer puisque, en raison de mon jeune âge, on ne me demandait mon avis sur rien (en tout cas ça m'arrange de le supposer!).

Autant que je m'en souviens, je vivais dans ma tête, ce qui n'est sûrement pas une bonne manière d'avancer dans ses relations avec les autres. Je supportais mal cet isolement qui prenait diverses formes. Grâce à des camarades plus au fait que moi des délicatesses de la langue française, je connaissais, à huit ans, certains mots à la sonorité réjouissante pour un gosse. Un jour que je faisais mes ablutions dans la salle de bains sous le regard bienveillant de ma mère, je me suis retourné vers elle en déclarant fièrement et innocemment (bêtement?): « Regarde M'man, j'ai ma bite qui bande! » Si les mots étaient mal choisis, le fait était incontestable. Mes parents préféraient utiliser le terme si chic et sensuel de « pinpin » – pour les filles ils disaient le « tutu »! Eussent-ils préféré que je disasse (c'est du subjonctif d'avant l'école, c'est pour ça): « Mère, mon pinpin, profitant d'une erreur de mes sens abusés, ne serait-il point autorisé une érectilité déplacée? » La paire de claques que je reçus alors m'incita à ne jamais revenir sur le sujet. Quand, gamin, tu te

prends une baffé pour bandaison intempestive et propos inappropriés, tu n'es guère enclin à t'enquérir ensuite auprès de tes parents des secrets de la vie et des mystères de l'organisme. On bloque, ne parle plus de rien et on complète son éducation avec les copains.

J'avais onze ans lorsque ma mère a été enceinte de ma sœur. Ignorant la vastitude de mes connaissances en anatomie, elle m'annonça l'heureux événement en ces termes: «Jean-Pierre, tu vas avoir une petite sœur ou un petit frère. Il faut que je te l'apprenne, les enfants ne naissent pas dans les choux pour les garçons, ni dans les roses pour les filles, mais dans le cœur des mamans.» Je répliquai: «Merci, je sais tout ça!», avant de quitter précipitamment la pièce, indigné, les joues rouges d'humiliation et triste pour elle de son attitude. À la décharge de M'man, à l'époque, on ne s'exprimait pas en famille sur la sexualité, tout au moins dans la mienne. Les milieux populaires n'avaient pas été habitués à évoquer ce type de sujet devant les «petits».

Je remarquais que mes parents baissaient la voix lorsqu'ils parlaient d'une femme qui attendait un enfant: «Avez-vous appris que Mme Untel est... enceinte?» Ils agissaient de même quand il prononçait le mot «juif»: «Savez-vous que M. Untelstein est... juif?» Du coup, ces deux adjectifs résonnaient à mes oreilles comme des «gros mots» et j'éprouve encore aujourd'hui une désolation pour les blocages des grands, relents nauséux d'une honte incompréhensible pour un gamin.

## Un enfant de chœur pas très catholique

*Je pratique mieux que je technique, je pratique  
Ça s'complique s'il faut qu'on m'explique la pratique  
(JPK/Paul Ives chanson)*

*Je vous salue Marie, pleine de grâce... ainsi que Notre Père  
qui êtes aux cieux... (Où ça?)*

Je me rappelle être entré en dixième au lycée Buffon, dans la classe de Mme Gorsas, au milieu du premier trimestre. Mes parents avaient obtenu mon intégration en plaidant auprès du surgé, M. Paolini, un Corse sévère au grand cœur.

Mon inscription ayant été dure à obtenir, il eût fallu que je me tinsse bien (là, je crois que c'est du subjonctif bien envoyé, j'en suis pas mécontent), ce que je fis jusqu'en sixième, avant de partir en vrille. J'avais en moi une révolte cachée. Rien ne me plaisait vraiment, j'étais un peu neu-neurasthénique.

Je suivais en français et vaguement en latin. Sans être une flèche dans cette dernière matière, je fais encore maintenant appel à mes souvenirs de classe pour retrouver l'étymologie de certains mots.

Le latin, je l'ai aussi connu à l'église où, vers onze-douze ans, je fus brave louveteau et indomptable enfant de chœur. Debout près de l'autel, en costume – chasuble rouge avec haut blanc en dentelle –, on est déjà comme en scène quand les autres se tapent les « debout », « à genoux », « assis », à psalmodier faux dans la nef.

Je suivais le curé quand il posait les hosties sur la langue de ceux qui venaient communier. Je les voyais déguster des petits morceaux de Jésus ressuscité. Saignait-il dans les bouches? J'étais curieux de l'effet que pouvait produire l'absorption du pain des anges et me disais: « Eh ben, et moi? Pourquoi je devrais attendre la première communion? » Hum, miam!

Un jour que je n'étais pas de service, de ma propre initiative, je décidai qu'il était temps de tester le corps de celui qui était censé me sauver de mon incrédulité un de ces quatre. Je m'infiltrai dans la file des fidèles. Repéré et viré par le curé, qui se fichait bien de mes interrogations eucharisto-gustatives, je fus sommé de gazouiller en pénitence deux *Pater* et trois *Ave*.

## Fièvres et m'icaments

*Voilà les futures ombres  
En douceur qui pénètrent,*

*Présagent des bonheurs sombres*  
*Prennent place à ma fenêtre*  
(JPK chanson)

Gosse, je chopais tous les microbes qui rôdaient. Après avoir été opéré, vers quatre ans, des amygdales et laissé dans une chambre, fenêtres ouvertes à l'hôpital, j'ai attrapé une otite. Cela m'a valu de nouveaux «soins» qui se sont soldés par une double mastoïdite, elle-même donnant lieu à une opération de plus. J'ai des trous derrière les oreilles qui en témoignent – et m'ont plus tard servi pour passer à la douane rosbif un peu de teuch, hi! hi! –, acte chirurgical couronné par une primo-infection, car on m'avait remis dans le froid. C'était la guerre, pas de chauffage même pour l'assistance publique dans mon coin.

Des bonnes sœurs «s'occupaient» de nous. Entre autres, elles nous faisaient manger. Un jour, elles m'ont forcé à avaler une soupe aux carottes dont je ne voulais pas. Je l'ai vomie... et réingurgitée à l'invitation pressante de ces religieuses peu compatissantes.

Quand je racontais l'anecdote en grandissant, je la conclusais en affirmant que ma mère était arrivée sur les lieux de mon supplice et avait frappé mes tortionnaires en cornettes à coups de parapluie. Cette dernière partie est-elle un fantasme dont la star était ma maman? La diffusion des actes héroïques se perdant, l'histoire ni l'Histoire ne le disent.

Ensuite, en convalescence, j'ai séjourné à la montagne dans un aérium de l'EDF, à Megève. Habitué à être séparé de ma famille, et un peu dans le coltard, je ne ressentais pas trop la solitude.

Le contact sadique avec les bêtes à Bon Dieu m'avait aiguisé le sens de l'injustice et poussé à prendre la défense d'un gosse dont les enfants, charmants morveux, se moquaient. Son tort était de porter des lunettes dont les verres épais globulaient ses yeux.

Je me souviens aussi d'un sale hystéro, plus âgé que nous, qui passait chaque soir nous mordre assez fortement à l'épaule pour prendre l'ascendant sur la chambrée. Il était juif

et connaissait mon père. Comme il croyait que j'étais de sa religion, il a piqué une rage contre moi car je le contredisais. Il ne savait pas que mes parents m'avaient fait baptiser et semblait ignorer que, de toute façon, la judéité est transmise par la mère. Quelques années plus tard on était bons copains.

Après l'aérium, j'avais été placé en convalescence chez une femme merveilleuse – Mamy Tasioli –, qui a peint plus tard des tableaux naïfs, dont un que j'ai toujours. Elle gardait aussi une fillette un peu plus grande que moi avec laquelle je faisais la sieste l'après-midi, ce qui nous permettait de nous connaître mieux et de nous entraîner en vue de futures leçons d'anatomie: « Si tu me montres ton tutu, je te montre mon pipin... » Curiosité enfantine que je n'avais pas même encore associée à... « Zigzig Fräulein », comme disaient les Fritz aux femmes françaises pendant l'Occupation.

À Paris, chez des amis de mes parents, sans risquer d'être inquiété pour exercice illégal de la médecine, je jouais au docteur avec une petite fille, son frère et quelques autres gosses. Mais, c'est bien connu, ce sont des jeux énervés, énervants et sans conclusion, jusqu'à ce que...

Dans le registre ouvrardesque – « Ah! bon Dieu! Qu'c'est embêtant d'être toujours patraque! » – j'ai aussi été persécuté par de très violentes crises de sinusite. À Faverolles, pendant les vacances, je me réveillais tous les matins la tête en vrac. Un orchestre de bastringue désaccordé se déchaînait dans mon crâne. Pendant deux ans, j'ai dû aller en consultation chez un spécialiste, un genre de doc' qui utilisait des pointes de feu pour cautériser. Il me brûlait les sinus, ça sentait le cochon grillé. C'était horrible, mais ces séances de torture se concluaient par un duo chocolat-croissant avec Maman qui, pour l'occasion, m'offrait un peu de tendresse.

Je devins cobaye en cataplasmes – surtout des Rigollot, rectangles de carton à la moutarde qu'on me posait glacés, puis qui chauffaient jusqu'à brûler de manière féroce, je ne sais pas si ça existe encore, j'ai arrêté! –, thermomètre, suppos, cachetons, piqûres, inhalations, gouttes dans le pif, dans les oreilles... Tous les plaisirs de la pharmacopée, quoi!